

Parler de l'État en son absence

Anne-Marie Régimbald

Number 309, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79201ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Régimbald, A.-M. (2015). Review of [Parler de l'État en son absence]. *Liberté*, (309), 74–74.

Parler de l'État en son absence

Debra Granik suit avec empathie un vétéran du Vietnam relégué aux marges de l'État.

ANNE-MARIE RÉGIMBALD

DANS *Stray Dog*, premier long-métrage documentaire de l'Américaine Debra Granik, aucune voix hors champ ne nous expliquera les tenants et les aboutissants, le pourquoi et le comment. Jamais aucun des protagonistes ne s'adressera à la caméra ou ne répondra à une question, nous nous trouverons dans la narration et devant un cinéma frontal,

mais surtout, comme le dit Granik elle-même, « *Wonder is my big thing. The active verb of wondering.* » Se demander, s'étonner, réfléchir. Il faut mesurer la confiance à la fois en l'objet qu'est son film et en ses récepteurs pour expliquer le cinéma anthropologique qui nous est proposé ici. Des 230 heures de bobine qu'elle a tournées pour faire ce qui s'avère le portrait d'une Amérique nue et désarçonnante, il reste à la fin un précipité lent et dense, témoin d'un cinéma construit tout en nuances. Le point de départ en est un citoyen américain, vétéran de la Corée et du Vietnam vivant au Missouri, dans un parc à roulottes appelé le At Ease, avec sa femme d'origine mexicaine et quatre chiens.

Le tout s'ouvre sur l'image suivante : des motos sont stationnées, manifestement en milieu rural, devant une bâtisse sur la devanture de laquelle on peut lire DOLLAR GENERAL. Le général Dollar? La bande de motards à laquelle se mêle *Stray Dog*, au moins la soixantaine, apparaît vite; tout le folklore y est, vestes de cuir noir « patchées », cheveux longs, drapeau américain peint sur le coffre de l'un des engins. À mesure que le film avance, l'abondance et l'accumulation de phrases écrites et de signes qui nous sont donnés à voir finissent par composer un commentaire parallèle, central dans la composition de l'ensemble.

Par exemple, d'une cérémonie aux soldats tombés au combat, Granik a choisi de garder à l'avant-plan l'image du dos de cette femme sur le t-shirt de laquelle on peut lire : « *You think you're having a bad day.* » Dans

la même tonalité, *Stray Dog* ne porte jamais, comme une seconde peau protégeant la sienne, que des t-shirts graphiques : loup, diable, squelette, faisant apparaître un

personnage à la fois familial et étrange, à travers la vie plus qu'ordinaire duquel une extraordinaire impression de densité finit par jaillir. Devant l'étonnement d'un enfant de sa famille, qui aux deux tiers du film lui demandera pourquoi il y a tant de choses sur sa veste de cuir, huit médailles de guerre et une foule de badges rappelant qu'il est un vétéran, *Stray Dog* répond : « *To tell you who I am.* » Peu d'explications sortent de sa bouche, donc. Plutôt une posture dont la caméra servira de révélateur.

Le parc à roulottes de Nulle Part au Missouri, les cimetières de vétérans, les routes de campagne qui se succèdent, mais aucune image d'aucune ville petite ou

grande, finissent par faire qu'on se trouve complètement dépaycé, un peu comme dans *La route*, le roman de Cormac McCarthy. Et au total, outre les clichés de l'ouverture, on ne reconnaît en effet rien de l'imagerie américaine post-moderne convenue, au petit, au grand, ou hors écran : pas d'architecture urbaine, pas de personnages javellisés et ironiques, on se trouve hors de l'organisation du mensonge. L'âpreté de la vie de Ron Stray Dog Hall, sa bonté manifeste à l'égard de tous, anciens combattants, voisins, la récente conjointe d'origine mexicaine dont il accueille les fils adolescents beaux, bien habillés et hébétés devant la réalité dans laquelle on les a immergés, habitués qu'ils étaient à plus de confort au Mexique, apparaissent peu à peu. Voilà donc la vie de ces hommes et de ces femmes, Américains se réclamant de l'Amérique, mangeurs de viande, consommateurs d'essence et porteurs de symboles, dont l'un d'eux, après s'être arraché lui-même et à froid une dent devant le miroir, déclare, placide, qu'en faisant lui-même le travail sur quatre dents, il vient d'épargner trois cents dollars.

Sans jamais insister sur les enjeux sociaux, le film égratigne ainsi au passage le système de santé, l'immigration, le merveilleux monde du travail et l'abandon dans lequel sont laissés les vétérans. Avant de partager une chambre de motel avec eux après leur arrivée, la conjointe de *Stray Dog* avise ses fils aux yeux écarquillés que des cauchemars font souvent crier son homme la nuit : « *Combats ruined his brain* », peut-on lire en sous-titre. L'une des scènes les plus troublantes du film à l'égard de l'habileté de Granik à suggérer se passe chez la sœur de *Stray Dog*, qui montre à la nouvelle conjointe de son frère des photos du jeune homme en uniforme, le visage lisse et calme, et qui permet de prendre la mesure des stigmates que la vie a laissés sur lui.

On a alors déjà vu le râpeux *Stray Dog* s'inquiéter pour sa fille d'un premier lit, adolescente enceinte puis mère; on l'a vu suivre des leçons d'espagnol par ordinateur, reconstruire le plancher pourri de la cuisine de la mère d'un soldat tombé au combat en Irak, reconforter d'anciens combattants; on nous l'a montré, au quotidien, prendre la décision de faire exister l'autre avant soi. « *I'd rather live one year as a free man than ten as a slave* », déclare *Stray Dog*, amalgamant innocemment Mussolini et Solomon Northup. Les êtres humains sur lesquels Granik s'attarde sont tous, comme elle le dit, des *scrappy survivors*. Leur pugnacité n'a d'égale, le film nous permet d'en faire en sous-main le constat, que l'abandon total dans lequel l'État, dans sa forme actuelle, les laisse. **L**

DEBRA GRANIK

Stray Dog

États-Unis, 2014, 98 min.



— Je le ferais bien enlever, mais toutes les cartes sont à son nom.